

LA DIFFUSION DU LIVRE CANADIEN EN FRANCE AVANT 1914

par Sylvain SIMARD
Université d'Ottawa

La librairie Bossange (6, rue Chabanais) a été la première à tenir un inventaire de livres canadiens à Paris. Ses liens avec le Canada remontent au début du 19^e siècle ; Bossange et sa famille constituent un pivot des relations culturelles entre les deux pays (1). En 1878, Martin Bossange fonde une librairie à Paris qui a très vite des succursales à Londres, St-Domingue, Mexico, Rio, Madrid, Naples, Leipzig et Montréal et c'est son fils Hector qui prend en main, en 1815, la direction de la succursale montréalaise. En 1823, celle-ci est vendue à E.R. Fabre (2) qui devient le premier libraire canadien-français à Montréal ; avant de regagner la France, H. Bossange épouse la sœur de ce dernier, Julie. Les relations entre les Fabre et les Bossange, pour des raisons familiales et commerciales resteront très étroites tout au long du siècle. Le fils d'Hector Bossange, Edouard, viendra même au Canada où il épousera la fille de Joseph Masson, riche commerçant et seigneur de Terrebonne, lui-même lié à la famille Fabre (3). C'est tout à fait normalement que Bossange sera amené à offrir à ses lecteurs, les ouvrages canadiens que lui enverront Fabre et les auteurs eux-mêmes. Bossange est en bonnes relations avec le poète Octave Crémazie, lui-même libraire à Québec. Lorsque ce dernier fait faillite en 1862 et doit s'enfuir en France, il voit régulièrement la famille Bossange, et ce, malgré le fait que la librairie Bossange soit l'un des créanciers de cette faillite. En 1875 et 1876, Crémazie est employé par l'agence maritime Bossange à Bordeaux ; c'est là que l'auteur du *Drapeau de Carillon*, mourra, seul, inconnu dans sa patrie d'adoption. Bossange héberge aussi J.C. Taché, commissaire du Canada à l'Exposition de 1855, c'est d'ailleurs Bossange qui édite l'ouvrage préparé par Taché pour présenter le Canada (4). Hector Bossange accueille plusieurs Canadiens à qui il rend de nombreux services. Agent de la compagnie de navigation "Ocean Steamship Company" des frères Allan, il est amené à fournir à ceux qui en font la demande des renseignements sur le Canada. Son fils, Gustave Bossange, sera même nommé en 1872, agent d'émigration du Canada en France (5). En résumé, avant 1882, la librairie Bossange agit un peu comme le Consulat officiel du Canada à Paris.

Un autre libraire, offre au public parisien des livres canadiens à partir de 1872. Cette année-là en effet, la maison Jean-Baptiste Rolland et Fils de Montréal mit en dépôt chez Sauton, rue du Bac, les livres et brochures publiés au Canada depuis un an ou deux (6). Selon Benjamin Sulte, cet envoi fut très bien accueilli par les quelques revues et journaux qui en ont pris connaissance. Le succès fut suffisant en effet pour que l'expérience se poursuive et, jusqu'à la guerre, les Français purent s'approvisionner en livres canadiens chez Sauton.

Le *Paris-Canada* du 8 juillet 1886 publie l'annonce suivante : "Sylva Clapin, 142 boul. de l'Enfer, Paris. Pour recevoir tous les ouvrages de librairie française et les revues françaises franco. Seul dépôt pour la France de tous les ouvrages de marque publiés au Canada". En juin 1887, on annonce que Clapin quitte Paris pour deux mois pour faire des achats au Canada.

En province, il faut noter les efforts de la librairie de M.J. Levrier à Poitiers, qui, à l'instigation de Louis Arnould, offre à partir de 1910, un vaste choix de livres d'auteurs canadiens. Arnould, professeur de littérature à l'Université Laval de Montréal pendant deux ans, inaugure en 1908 à Poitiers, un cours de littérature canadienne (7). Des expériences semblables sont tentées à Nantes et à Bordeaux.

Très souvent aussi, les personnes qui s'intéressaient à la littérature canadienne s'adressaient directement, après 1883, à la bibliothèque du Haut-Commissariat où outre des brochures et ouvrages officiels, pouvaient être consultés un certain nombre d'ouvrages littéraires (8). A cela il faut ajouter la collection assez imposante d'auteurs canadiens inscrits au catalogue de la Bibliothèque Nationale. C'est ce qui permettra à plusieurs auteurs dont Rémy de Gourmont, de s'initier à la littérature canadienne. Les auteurs canadiens, surtout après le succès de Fréchette, font parvenir à plusieurs écrivains et critiques français, des copies de leurs ouvrages dans l'espoir de susciter une critique favorable. Les Français désireux de se procurer des livres canadiens en commanderont auprès des éditeurs canadiens ou directement auprès des auteurs. Le gouvernement du Québec s'empresse même de faire parvenir des caisses de livres à ceux qui lui écrivent pour s'informer de la littérature au Canada. C'est le cas de Jules Clarétie, critique au *Temps*, qui a découvert les auteurs québécois dans un kiosque du gouvernement provincial à l'exposition de 1878. Il y a aussi les achats de livres effectués sur place par les nombreux voyageurs français qui visitent le Canada. Les récits de voyages font souvent état de tels achats ou de dons provenant d'auteurs rencontrés par les visiteurs.

Ce réseau de distribution est évidemment sommaire et le livre canadien n'est accessible qu'à ceux qui en France cherchent à le connaître de façon bien spécifique. Quant aux ouvrages publiés en France même, nous en avons dénombré 52 avant 1814, certes ils sont mis en vente par le réseau de points de vente des maisons d'édition, mais leur succès est relatif. Les plus populaires d'entre eux, *La légende d'un peuple* de Fréchette par exemple, n'ont connu des tirages que de quelques milliers d'exemplaires. Certes les articles de critiques ou de comptes rendus publiés dans les journaux et périodiques, les ouvrages sur la littérature canadienne, ont contribué à informer quelques lecteurs de l'existence et d'une certaine vivacité d'un mouvement de création littéraire de langue française outre-Atlantique.

Les revues spécialisées dans les relations France-Canada ont contribué à la publicité des ouvrages d'auteurs canadiens (9). Le directeur de *Paris-Canada*, Hector

Fabre, lui-même auteur de chroniques d'une bonne tenue littéraire, s'est assuré la participation de nombreux acteurs canadiens dont les historiens Benjamin Sulte, H.R. Casgrain, le chroniqueur Arthur Buies, les romanciers Joseph Marmette, J-M. Lemoine, Faucher Saint-Maurice et plusieurs autres. On retrouve dans *Paris-Canada* l'annonce de la publication de certains ouvrages canadiens, ainsi que quelques revues critiques. Quoique de teneur littéraire très inférieures, le *Bulletin de la Canadienne* dont la vocation est essentiellement la propagande en faveur de l'émigration, ouvre ses colonnes à quelques auteurs canadiens auxquels elle fait de la publicité. Le poète William Chapman fut l'auteur favori de *La Canadienne* non seulement la revue publie-t-elle ses poèmes, mais elle organise une soirée en son honneur et lui fait décerner par l'intermédiaire de son président d'honneur Louis Herbette, la rosette d'officier de l'Instruction publique (10).

France-Canada, organe du comité France-Amérique, publié à partir d'août 1906 en supplément à *La Canadienne*, réunit plusieurs collaborateurs du monde littéraire et fait une part importante à la littérature canadienne. Emile Salone, historien et secrétaire de l'Alliance française, auteur de *La colonisation de la Nouvelle-France*, y publie une étude sur la poésie canadienne (11) alors que Louis Arnould, qui fut professeur de lettres à Montréal, y expose le plan détaillé des cours sur la littérature canadienne qu'il a inaugurés à l'Université de Poitiers (12). Mais ces revues ne traitent qu'occasionnellement de littérature. *La Revue des Deux Frances*, elle, par contre, est une revue essentiellement littéraire et d'une excellente qualité. Fondée en octobre 1897, elle sera publiée sans interruption jusqu'en juin 1899. Dirigée par Achille Steens, elle réunit des collaborateurs de grande valeur, autant au Canada qu'en France. Dans le programme, en tête du premier numéro, la direction, c'est-à-dire Steens, fixe les principaux objectifs. Le premier but de la *Revue des Deux Frances* est de diffuser les écrivains français au Canada et les autres canadiens en France : "Nous voulons confondre les deux littératures, nous voulons que le même retentissement qui accompagne en France l'écllosion d'une œuvre nouvelle d'un penseur ou d'un artiste ait son écho immédiat de l'autre côté de l'océan " (13).

Achille Steens est parfaitement conscient des ambiguïtés politiques et des différences idéologiques entre les deux pays qui risquent de faire écueil à ce noble projet :

Nous n'aurons pas à discuter ici, précise-t-il, les formes gouvernementales qu'il a plu aux deux pays, librement consultés (sic), de prendre. La monarchique Angleterre a donné quelquefois l'exemple d'une tolérance que la France républicaine n'a pas su imiter. Nous sommes les simples apôtres du progrès qui veut l'union de tous les peuples dans la paix.

Aussi la revue refuse-t-elle d'entrer dans la politique intérieur militante

d'aucun des deux pays et se place au-dessus des partis. Les signatures françaises et canadiennes qu'on y retrouve appartiennent à toutes les tendances politico-idéologiques. Parmi les collaborateurs français les plus connus, il faut citer Jules Lemaître, Sully Prudhomme, François Coppée, Tristan Bernard, Alfred Capus, Henri de Bornier, Gyp, Melchior de Vogué, Paul Bourger, Edmond Rostand, André Theuriot, Jean Richepin, Paul et Victor Margueritte, Jacques Bainville, Ferdinand Brunetière, Georges Ohnet Urbain Gohier, René Doumic, Erckmann, Victorien Sardou, Anatole France et Bernard Lazare. De la Ligue de la patrie française à la Ligue des droits de l'homme, toutes les tendances qui s'affrontent dans l'affaire Dreyfus y sont représentées, seuls les textes de Bernard Lazare en faveur de la révision traitent cependant du sujet qui divise la France (14). Parmi les Canadiens dont les textes sont reproduits par la *Revue des Deux Frances*, il convient de signaler les noms de Paul de Cazes, Benjamin Sulte, Napoléon Legendre, Pamphile LeMay, Rodolphe Brunet, Henry Desjardins, P.H. Roy, Arthur Buies, Charles Langelier et Faucher de Saint-Maurice. Les sujets les plus divers sont abordés ; la revue fait une large place au mouvement littéraire en France, à des sujets d'actualités (Achille Steens en faveur de la Révolution cubaine, Bernard Lazare sur Dreyfus. . .), au théâtre parisien (Fantasio, pseudonyme de Paul Fabre, qui signe du même pseudonyme une chronique semblable dans *Paris-Canada*) aux nouvelles canadiennes et nord-américaines, des épisodes historiques de la Nouvelle-France, à des études littéraires canadiennes et françaises et surtout à des textes littéraires, poèmes, nouvelles, et contes surtout. Il ne fait aucun doute que la revue, pendant les trois ans de son existence, a parfaitement répondu aux objectifs d'éclectisme et de qualité que lui fixait le directeur dans son article-programme. Le rayonnement qu'il en espérait a cependant fait défaut et, en France autant qu'au Canada, la *Revue des deux Frances* n'a pas réussi à s'implanter solidement. Jamais son tirage n'a pu atteindre ceux, pourtant réduits, de la *Revue des Deux-Mondes* ou de la *Revue de Paris*, ses modèles et ses concurrents.

Pendant deux ans et demi cependant, cette revue a publié une vingtaine de numéros d'une incontestable qualité qui ont contribué à faire connaître, en France, le Canada et ses écrivains. Alors que les revues se spécialisent dans les relations économiques joignent, à l'occasion, la littérature à leurs préoccupations dans le but de prouver aux émigrants potentiels que le Canada n'était pas dénué de toute culture, la *Revue des Deux Frances* a participé directement au mouvement littéraire canadien et à sa diffusion en France.

Les Français avaient cependant beaucoup d'autres sujets de préoccupation et d'intérêt, et chaque tentative en vue de faire connaître et diffuser la littérature canadienne connut tout au plus un demi succès. Ainsi en 1907, Charles abder Halden se voit-il confier par son éditeur, F.R. de Rudeval, le soin de créer et de diriger la "Bibliothèque canadienne", collection destinée à publier les ouvrages d'écrivains canadiens ou des livres traitant de sujets canadiens. Rudeval, "encouragé par les témoignages

divers", ayant conscience de "faire œuvre bonne et utile" (15), publie *l'âme solitaire* du jeune poète montréalais Albert Lozeau. Halden propose à Fréchette de publier une anthologie de son œuvre poétique et fait savoir aux auteurs canadiens qu'il est intéressé à examiner leurs manuscrits. Découragé sans doute par la faible vente du recueil de Lozeau, déçu peut-être aussi de n'avoir pas réalisé la percée espérée sur le marché canadien, l'éditeur parisien met rapidement un frein à cette tentative (16). Elle fut reprise quelques années plus tard par la revue *France-Amérique* qui fonda une collection, la "Bibliothèque France-Amérique", qui se proposait de prendre la relève de Rudeval. C'est, dans cette collection que parut chez Alcan, en 1913, *l'Histoire du Canada* de F.-X. Garneau. C'était trop tard : la guerre devait interrompre pour plusieurs années ce renouveau d'intérêt pour la publication et la diffusion d'œuvres littéraires canadiennes en France.

NOTES

1. *Voir Jean-Louis Roy, E.R. Fabre ... et Jacques Portes, La France, quelques Français et le Canada, 1850-1870.*
2. *Edouard-Raymond Fabre, maire de Montréal pendant plusieurs années, est le père d'Hector Fabre, qui sera le premier Haut-Commissaire du Canada en France et de Mgr. E.-Charles Fabre, premier archevêque de Montréal. Sa fille épouse le futur premier ministre et père de la confédération, G.-Etienne Cartier.*
3. *Voir H. Masson, Joseph Masson dernier seigneur de Terrebonne, 1791-1847, Montréal, 1972, p. 238.*
4. *Jean-Charles Taché, Esquisse du Canada considéré sous le point de vue économiste.*
5. *Il est l'auteur de plusieurs opuscules de propagande en faveur de l'émigration au Canada.*
6. *Benjamin Sulte, Le Canada en Europe, p. 39. Sulte invite le libraire montréalais à faire une sélection et à "se borner à n'envoyer en France que nos meilleurs ouvrages". C'est d'ailleurs à partir de cette année que des comptes rendus et des analyses critiques commencent à paraître, de temps à autres, dans les journaux revues et périodiques français.*
7. *"Mais notre bibliothèque universitaire a mis tellement de mois à se procurer au Canada les volumes de poésie épique, qui n'existent d'ailleurs, pas plus que les volumes lyriques, dans aucune des bibliothèques universitaires de France, que*

j'ai dû à mon grand regret, inverser les termes, et commencer par la poésie lyrique dont je possédais les volumes dans ma bibliothèque, pour finir par l'épopée".
Louis Arnould, "La poésie canadienne et l'enseignement supérieur français",
France-Canada, supplément à **La Canadienne**, 9^{ème} année, n^o 6, juin 1911, p.65.

8. *Plusieurs livres de la Bibliothèque du Centre Culturel Canadien de Paris proviennent du fond du Haut-Commissariat.*
9. *On trouve dans **Paris-Canada** la publicité de la maison de librairie Fabre et Cravel.*
10. **La Canadienne** *organise quelques soirées de poésie canadienne dont celle qui eut lieu le 29 août 1908 à la Sorbonne avec la collaboration de la **Revue des poètes** de Charles de Ribier.*
11. *Emile Salone, "Les poètes canadiens et les deux Frances"; **France-Canada**, janvier 1911, p.1.*
12. *Louis Arnould "La poésie canadienne et l'enseignement supérieur français", dans **France-Canada**, supplément à **La Canadienne**, 9^e année, n^o 6, juin 1911, p.65.*
13. **Revue des Deux Frances**, n^o 1, octobre 1897.
14. *Dans le même numéro (n^o 4, janvier 1898) où B. Lazare publie "Le procès du capitaine Dreyfus", H. Rouhault de Fleury signe un article sur "La Basilique du Sacré-Cœur" et Léon Lidieu une apologie du nationalisme: "Anniversaire de victoires"!*
15. *Charles ab der Halden à Louis Fréchette, 10 février 1907, fonds Louis Fréchette, A.P.C.*
16. *L'enthousiasme d'Halden se refroidit peut-être à la suite de l'accueil très réservé que l'on fit au Canada à ses **Nouvelles Etudes de littérature canadienne** dans lesquelles il faisait un long éloge du pamphlétaire anticlérical Arthur Buies.*